blame formel de la lettre du prince. Je crois devoir m'abstenir de vous faire connaître les termes mêmes de ce document dont

l'authenticité me parait plus que douteuse Vous savez que M. Nino Bixio, un des plus célèbres compagnons d'armes de Garibaldi, avait mis à profit les loisirs de la paix pour venir passer que ques jours à Paris auprès de son rère, directeur de l'une de nos revues agronomiques. M. Nino Bixio a recu la visite de toute notre colonie ita ienne, qui se proposait de lui offrir un banquet dans une des salles du Louvre. Je crois que l'autorisation nécessaire n'était pas encore accordée, lorsque M. Nino Bixio a recu une lettre de Garibaldi pour le prier de hater sen retour à Turin. M. Nino Bixlo doit partir aujourd'hui même.

L'emploi des armes à seu rayées a déjà introduit tout une révolution dans notre système d'artillerie. Il est question ma ntenant d'un nouveau fusil dont la portée ne serait pas moindre de 3,000 mètres. Cette arme, dont les expériences sont faites sous les yeux de l'Empereur, à Vincennes, n'a qu'un canon très court; en revanche, sa culasse est très grosse.

Les commentaires sur le résultat definitif de l'affaire Mirès continuent a être assez favorables aux intérêts des actionnaires. L'instruction se poursuit avec un redoublement d'activité qui permet d'espérer que la justice pourra bientôt se prononcer à ce sujet. En attendant, un mandat d'arrêt vient d'être mis a exécution contre M. Saiffx, secrétaire de M. Solar, impliqué, comme vous le savez, dans les poursuites judiciaires

E. PACCARD.

Décret impérial portant réorganisation du comité consultatif des Arts et Manufactures.

NAPOLEON.

Par la grace de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français, à tous présents et à venir, salut, Vu notre décret en date du 20 mai 1857, relatif au comité

consultatif des arts et manufactures ;

Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'Etat au département de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Le comité consultatif des arts et manufactures, institué près le ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publies, est chargé de l'étude et de l'examen de toutes les questions intéressant le commerce et l'industrie qui lui sont renvoyées par le ministre en vertu des lois et réglements, ou sur lesquelles le ministre juge utile de le consulter, notamment en ce qui concerne :

Les établissements insalubres ou incommedes ;

Les poids et mesures;

Les brevets d'invention; L'application ou la modification au point de vue technique,

des tarifs et des lois de douanes. Il peutêtre chargé de procéder aux enquêtes ou informations qui sent jugées necessaires par le ministre, pour l'étude des questions ci dessus énoncées.

2. Le comité consultatif des arts et manufactures est composé de douze membres au moins, et de quinze au plus, dont deux au moins sont pris dans votre conseil d'Etat, et les autres no tamment dans l'Académie des sciences, dans les corps impériaux des ponts et chaussées et des mines, et dans le commerce

ou l'industrie. Un secrétaire ayant voix délibérative est attaché au comité. Un ou deux auditeurs au conseil d'Etat peuvent être atta-

chés au secrétariat du comité. 3 Les membres du comité sont nommés par nous, sur la proposition de notre ministre de l'agriculture, du commerce et

des tra aux publics. 4. Le ministre désigne chaque année celui des membres du comité qui sera charge de le presider.

Il nomme le secrétaire du comité et règle son traitement. 5 Le comité se réunit au moins une fois par semaine.

L'ordre et le mode de ses delibérations sont réglés par des arrétés du ministre.

Les membres présents ont droit pour chaque séance à des jetons dont la valeur est fixée par des arrêtes du ministre. 6. Les membres titulaires après dix années d'exercice peuvent

être nommés membres honoraires. Les membres honoraires assistent aux delibérations du comité, lorsqu'ils y sont appelés par des décisions spéciales du ministre.

7. Le directeur général de l'administration des douanes et des contributions indirectes, ou, à son défaut, un des membres du conseil de cette administration, désigné par notre ministre des finances, est autorisé à assister, avec voix délibérative, aux séances du comité,

Assistent également avec voix délibérative aux séances du comité, le secretaire général du ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics et les directeurs du commerce interieur et du commerce extérieur.

8. Notre décret en date du 20 mai 1757 est rapporté. 9. Notre ministre secrétaire d'Etat au département de l'agriculture, du commerce et des travaux publics est chargé de l'execution du présent décret.

Fait au palais des Tuileries, le 15 janvier 1861. Signe NAPOLEON.

ÉTRANGER. ITALIE.

(Correspondance spéciale du Mémorial de la Loire).

TURIN, 5 avril. L'allocution de Garibaldi aux députations qui se sont présentées à lui à Caprera, le 23 mars. défraye toutes les conversations. Cette allocution est regrettable, et beaucoup de gens croient que ceux qui l'ont publiée ne se soucient guère de la représentation de Garibaldi. En effet, l'excessive franchise avec laquelle il montre sa mauvaise humeur contre le gouvernement lui font beaucoup de tort ; il s'est laisser aller trop loin, il n'a pas même respecté le roi, qu'il traite un peu cavalièrement, tout en lui témoignant son dévouement.

Je puis vous assurer que le roi en a été péniblement affecté, et je ne serais pas étonné que ce fut là le motif de son départ subit pour Pollenzo, où, du reste, il se livre volontiers à la chasse qu'il aime tant. Dans d'autres circonstances, et sans cette regrettable publication, il est fort probable qu'il n'aurait pas quitté Turin, même momentanément, sans voir Garibaldi.

Je suis heureux de constater un fait qui donne une preuve nouvelle de la sagesse et du patriotisme du gouvernement et de la presse turinoise. Ni l'Opinione, ni la Gazette de Turin, feuilles ministérielles, ni même la Monarchie nationale, l'organe de l'opposition, qu'inspire le président de la chambre, M. Rattazzi, n'ont reproduit la malencontreuse allocution. Ils ont été les fidèles interprètes de l'opinion publique; ils ont respecté Gariba!di un instant égaré et trompé, et en même temps ils ont donné à entendre par leur siience qu'ils n'étaient pas d'accord avec lui Cc serait une belle chose que cette leçon profitat aux facheux conseillers, qui paraissent avoir pris à tâche de déconsidérer Garibaldi, mais on doute beaucoup qu'ils aient le bon esprit de se corriger.

Voulez-vous savoir comment un homme distingué parlait ce matin de Garibaldi en faisant allusion à cette sortie? Il l'appelait « un enfant terrible. » C'est en effet un homme terrible qui peut être compromettant et indiscret, qu'on est forcé d'aimer parce qu'il est l'enfant gaté de l'Italie.

Maintenant, si vous voulez savoir la cause de sa mauvaise humeur, et probablement l'objet de son voyage à Turin, la voici : Il est contrarié de ce qu'on n'a pas résolu la difficile question de donner entrée dans les cadres de l'armée régulière à tous les officiers de l'armée garibaldienne. Or, ces officier sont, à ce qu'il paraît, au nombre de 7,000. Et ce n'est pas seulement leur nombre qui est embarrassant, c'est surtout qu'il y en a parmi eux qui, ayant gagné leurs grades par leur courage sur le champ de bataille, n'ont cependant aucune instruction.

On prétend même qu'il y en a qui ne savent ni lire ni écrire. Le général Fanti a reculé devant ces difficultés au lieu de les affronter, et c'est là ce qui a provoqué le voyage de Garibaldi à Turin; il manque une qualité précieuse au général Fanti, il est d'un abord difficile soit par caractère comme on le prétend, soit par suite de ses souffrances physiques, soit à cause de ses occupations. Le général Cialdini, qui a beaucoup contribue à faire retirer la démission de Lamarmora, est chargé, me dit-on, d'arranger l'incident Garibaldi. On croit qu'il proposera de créer pour les volontaires une classe d'officiers surnuméraires qui pourraient être employés au fur et à mesure que l'exigeraient les besoins du service.

C'est le général Cuzia, homme distingué et d'un caractère concint, qui a été chargé de s'entendre avec le général Garibaldi, qui garde le lit à cause d'un rhumatisme. Il est à désirer que ces négo-

ciations aboutissent, et on l'espère. Le gouvernement fera son possible pour arriver à une solution satisfaisante, et il est disposé pour cela à ne pas ménager les finances. Dans les chambres, les préoccupations de guerre ont commencé à

gagner les esprits. Liborio Romano était attendu aujourd'hui à Turin. On se demande s'il parlera ou non, Les uns disent qu'il n'en aura pas le courage,

d'autres assurent qu'il sera bien obligé de répondre aux terribles allusions qu'on a dirigées contre lui dans la discussion des affaires de Naples, qui se prolonge sans donner lieu jusqu'à présent aux scandales qu'on redoutait.

POLOGNE.

Correspondance particulière du Mémorial de la Loire

VARSOVIE, 2 avril. Le ministre de l'instruction publique et des cultes, par ordre du lieutenant du royaume de Pologne, a invité les autorités ecclésiastiques à faire connaître l'avis suivant à la population rurale réunie dans les églises.

« Les citoyens propriétaires de douanes, d'accord avec le gouvernement se sont sincèrement occupés du fermage des terrains et enclos moyennant une redevance en argent devant remplacer la corvée

« Indépendamment de cela plusieurs propriétaires ont exprimé le désir qu'après la fixation du prix de ce fermage dans des contrats librement consentis entre les propriétaires et les paysens, le taux du fermage puisse être racheté. Ce désir des propriétaires est soumis actuellement à l'examen du gouvernement qui s'occupe avec solticitude du bien-être de la classe rurale. Aussitôt que ce désir des propriétaires sera agréé, les paysans pourraient traiter librement avec les propriétaires. »

Cette situation doit après un certain délai conduire les paysans à la possession des propriétés communales.

Le ministre invite et engage les paysans à traiter au plus vite à l'amiable avec les propriétaires d'abord, relativement au fermage de la propriété dont ils ont la jouissance et ensuite pour le rachat. Il les exhorte à la tranquillité et leur déclare que le gouvernement et les propriétaires sont animés des meilleures intentions à leur égard.

Le lieutenant du royaume voulant accélérer la solution de la question débattue entre les propriétaires et les paysans, a reconnu nécessaire avant que l'ouverture du conseil d'Etat puisse avoir lieu de choisir un certain nombre de propriétaires experts pour fournir son opinion sur les projets élaborés au ministère de l'intérieur.

Le comité des propriétaires appelé à donner leur opinion sur cette question se compose de MM. le comte Thomas Potocki, Jackowski, Wojciechowski, Ostrowski, Weglenski, Kurtz, Krzyzto-Forski, Urotnowski, Konemberg et le comte Sigromond Wielopolski.

Par suite de la stagnation complète du commerce et de l'industrie dans la ville de Varsovie un grand nombre d'ouvriers sont privés de moyens de subsistance. Les fonds de la caisse du bureau d'emprunt institué pres la société de bienfaisance étant complètement épuisés, le prince lieutenant du royaume a ordonné d'avancer de la caisse municipale de Varsovie la somme de 10,000 roubles pour venir en aide aux ouvriers privés momentanément d'ouvrage. Les fêtes de Paques ont été célébrées cette année à Varsovie avec

une grande solennité, Plus de 15,000 ouvriers ont été invités au diner pascal dans les maisons oppulentes. Une foule considérable se pressait dans toutes les églises. L'archevêque métropolitain, Mgr Fialkowski, officiait à la cathédrale entouré de plusieurs évêques et d'un clergé nombrenx.

Pendant la procession le prélat a été conduit par le comte André Zamojski et le ministre de l'intérieur, le marquis Wielopolski. Le vendredi et le samedi saints, pendant les visites aux tombeau du Christ, ce sont les constables qui ont maintenu l'ordre.

CRACOVIE, 3 avril. Les façons d'agir du gouvernement autrichien deviennent ici chaque jour pius rigoureuses et plus tracassières. Il semble que son but soit d'effacer absolument tout ce qui donne à notre province un peu

de caractère national. Les journaux sont traqués, chicanés; le plus sage de tous, le Czas, dont la réputation est européenne, s'est vu saisi pour la publication de deux correspondances dans le même numéro. Tous les exemplaires ont été enlevés, les formes brisées; le dégât s'est élevé, grâce à la violence des agents, à plusieurs centaines de florins du Rhin. Les deux articles parlaient de la Diète et dévoilaient ce qu'il y a de peu sérieux dans la conduite du gouvernement, qui se joue du pays, et qui n'a accordé des diètes provinciales que pour faire élire par elles des députés au conseil central de Vienne.

Pour ce même fait, deux procès criminels lui ont été intentés. Enfin, pour vous montrer jusqu'où vont les vexations, quand le

lundi de Paques, la population de Cracovie s'est, comme tous les ans, rendue en masse à la montagne de Bronislaw, où se fait depuis des siècles, ce jour-ià, la distribution aux pauvres des restes de nos bénis, elle a trouvé les portes closes et devant des soldats qui l'ont repoussée rudement.

C'est encore une fête nationale de moins, une tradition effaccé, Pour toutes les Nouvelles étrangères : L. PIEAUD.

CHRONIQUE LOCALE.

Cavalcade historique du 7 avril 1861.

Donner est une des plus grandes et des plus pures jouissances du cœur. Soulager une souffrance, sécher les larmes qui coulent des yeux d'une mère, offrir un vétement au vieillard, un peu de pain à l'enfant du pauvre, ce n'est pas seulement un devoir, c'est aussi une satisfaction bien douce. Cette satisfaction, toutefois, n'est pas sans mélant e. L'aumône, à côté de ses joies intimes, possède aussi ses tristesses. Elle nous met directement en contact avec la misère et le dénument ; elle nous fait touc! er du doigt des plaies saignantes ; elle nous révèle tout ce qu'il y a d'angoisses secrètes et de désespoirs cachés dans les profondeurs de cette société si belle et si brillante à la surface.

Heureux ceux à qui ces révélations poignantes sont épargnées! heureux ceux qui peuvent sourire en falsant le bien, qui consolent la douleur sans la voir, qui ne recueillent de la bien faisance que le plaisir qu'elle procure, ignorant les amertumes qu'engendre le navrant spectacle des afflictions d'autru !

Bénie soit donc cette cavalcade qui a permis à notre charité de s'exercer sans trouble et sans regrets d'aucune sorte! Elle nous a tour à tour étonné par ses magnificences, diverti par l'imprevu de ses originales fautaisies, égayé jusqu'à l'hilarité par ses excentricités aus i piquantes qu'inatten lues. Au milieu de toutes ses splendeurs, nul n'a vu la pauvrete qu'il s'agissait de secourir ; il n'y a eu de place que pour l'admiration et la joie; toutes les mains se sont ouvertes, pas un cœur n'a été contristé.

Aujourd'hui, to it est fini. Cette resplendissante évocation des temps qui ne sont plus a duré ce que dure une évocation ; pendant que!ques heures, nous avons pu nous croire au seizième siècle... Rêve brillant, trop tôt évanoui! Nous voici redevenus les hommes de notre époque; les nobles seigneurs vaquent bourgeoisement à leurs affaires; les fougueux coursiers que montaient de si beaux gentilshommes trainent des landaus ou des américaines ; l'homme d'armes perche la tête sur un registre de comptabilité, ou bien, au lieu de l'épée à garde d'or et à lame damasquinée qu'il portait si sièrement, il tient une balance ou

ua metre. De cette fête dont l'organisation avait exigé tant de soins, de persévérance et de zèle, il ne reste plus que le souvenir ! C'est bieu peu, diront les uns; ce n'est rien, diront les autres. A notre avis, c'est beaucoup; les cités, comme les individus, ne vivent pas seulement dans le présent; elles vivent aussi dans le passé. Il est des pages que l'on aime toujours à relire; puisse celle que nous allons écrire être de ce nombre!

A midi et demi, le cortége a quitté la cour de la Caserne et s'est mis en marche, fendant lentement les flots pressés de la multitude.

Trois trompettes à cheval annoucent son départ par d'éclatantes faufares, précèdant de quelques pas seulem ut le char des Pierrots, le premier de tous ceux que nous allons successivement remarquer et applaudir. Les Pierrots portent le costume traditionnel, pantalon blanc, casaque blanche aux larges manches, chapeaux enrubannés en forme de cône allongé. C'est merveille de voir tous ces chapeaux s'agiter, se trémousser, exciter par des mouvements répétés la générosité des spectateurs qui répondent avec empressement à cette muette imploration. Les sous et les pièces de monnaie pleuvent de toutes parts. Ce début est d'un heureux présage ; ce soir, un rayon de joie illuminera bien des reduits obscurs, et la fain, pour un temps du moins, cessera de dessiner sa silhouette blafarde auprès de bien des foyers.

Après le char des Picrrots en vient un autre d'un genre tout à fait différent. Qu'et-ce donc que ces masures informes, ces toi-

tures menacées d'une chute prochaîne, ces portes branlantes, ces murs noircis et démanteles ? C'est le vieux S:-Etienne qui passe, nous dit un de nos voisins; c'est l'ancien quartier des Gauds qui se trouve ainsi symbolisé avec autant de crudité que de vérte!

Eh quoi le'est là qu'habitaient nos pères ; c'est là que se sont abritées les générations qui nous ont précédés ; c'est là qu'ont vécu et que se sont éteints ces laborieux ouvriers qui ont porté si haut et répandu si loin le glorieux renom des industries stéphanoises! Se peut-il que pendant si longtemps, dans un pays où nul n'ignore comment se charge une mine, on ait respecté un semblable cloaque?

Rendons à ceux qui ont exécuté ce char allégorique la justice qui leur est due.

Ils ont poussé le réalisme, ou pour mieux dire la réalité à un point vraiment effrayant; rien n'y manque, ni les linges souilles qui s'étalent effrontement aux fenêtres, ni ces ustensiles dont le nom défierait la plume la plus osée et que la brosse plus hardie du peintre a bravement représentes, ni les teiles d'araignée suspendues par un fil invisible aux briques éb échées et dont la trame plus que centenaire flotte au gré du vent. Il n'est pas jusqu'à l'orthographe des inscriptions éparses cà et là le long des mors qui n'ait un remarquable cachet d'antiquité. Voyez sur la façade de l'une des maisons cette réjouissante enseigne :

CAFÉ RAISTOR (les trois dernières lettres du mot sont cachées sous Vin averse un superbe soleil). à vincen times.

GUEU DE BILIAR

Et tout à côté, non loin de cette sage-femme forte et joufflue, qui tient un bebé aux orelles épanouies, lisez-vous cette ins-

cription :

Cafe & laid.

SONETE DE LA COUCHEUSE.

Ne vous récriez pas ! N'allez pas objecter que c'est par trop fantaisiste, car je n'aurais qu'a vous conduire à deux pas, dans une rue voisine, pour vous montrer une inscription identiquement semblable, non pas à propos d'une sage-femme imagignaire, mais d'une sage-femme bien et dûment patentée, non pas sur un mur en carton peint, mais sur une belle et bonne muraille des plus solidement bâties. C'est là ce que nous voyons en ce-temps de lumières, de civilisation et d'instruction primaire. Jugez un peu des écarts qui devaient se commettre à l'époque où les bords du Furens s'ernèrent des constructions qui viennent d'être condamnées.

Parmi les nombreux personnages que l'on remarque sur le char, il en est un qui est l'objet d'une attention toute spéciale Tandis qu'à côté de lui on ne voit que visages hâlés, mains noircies par la travail, vêtements usés et grossiers, il porte un magnifique frac noir, un chapeau de forme irréprochable, des gants immaculés, une majestueuse cravate éblouissante de blancheur. Sa tenue est celle d'un docteur visitant sa chentelle, mais son visage rayonne d'inspiration, son regard est chargé de cette langueur particulière à l'homme qui aime à se laisser bercer par des chants harmonieux et qui module intérieurement que que melodieuse rêverie. Voyons, est-ce un médecio, est-ce un mélomane? Comme je faisais part de mes doutes et de mes hésitations à un Stephanois de mes amis :

· L'est l'un et l'autre, me repondit-il; c'est tout à la fois un docteur et un barde . Je voulus insister et en savoir davantage : · Chut! reprit mon interlocuteur en meltant l'index sur les lèvres; je vous en ai déja trop dit. > - Je n'insistai pas; mais je me promis de consulter mes lecteurs à ce sujet et de leur demander quel peut bien être ce personnage énigmatique qui d'une main tient la lancette et de l'autre fait résonner la

Pendant que je devise ainsi, le char des Démolitions s'est éloigné : saluons le une dernière fois avec le sentiment de respect religieux que l'on doit aux vieilles ruines, a ces épaves pierreuses qui semblent n'échapper au nanfrage où s'ensevelissent les choses du passé que pour attester l'éphémère fragilité des monuments humains et pour nous rappeler que des mains de Dieu seul peuvent sortir des ouvrages immortels.

Voici maintenant le char des oiseaux : un coq, un serin, un corbeau s'y prélassent, s'y démènent et y gloussent à qui mieux mieux; affriandé par les cris et les mouvements de cette gent emplumée, un vieux renard madre marche cauteleusement derrière, se lèchant le museau et guettant l'occasion de faire un succulent repas.

Puis vient le char des Mousquetaires que suit, à peu de distance, une élégante voiture dans laquelle est assise une Gitana au rouge corsage, à la jupe bariolée, à la mule de satin; sous la long voile qui environne de ses plis flottants une chevelure au noir de jais, elle a fort bon air, ma foi! Et si l'on apercevait derrière elle la figure ravagée d'un Frolto, l'illasion serait complète; on jurerait voir la Esmeralda. Elle fait gracieusement tournoyer son tambour de basque, et prodigue à la foule qui l'applaudit avec fureur ses plus provoquants sourires.

Quel contraste entre cette aimable et piquante apparition qui passe comme un trait, emportée par quatre chevaux rapi les, et cette solide et robuste matrone qui, toute endimanchée et les poings sur les hanches, toise fièrement son public et supporte sans sourciller les regards et les quolibets dont eile est l'objet. C'est, dit-on, une Gagasse de 1536, et certes elle fait honneur au sang stéphanois. Quelle richesse de forme, et quelle superbe carnation! Qu'elle doit être belle à voir, quand elle morigène son mari. Le pauvre homme! Comme il a l'air humble et chétif, avec son bonnet de laine grise, son tablier de cuir et ses lourds sabots. A coup sar, ce n'est pas lui qui tient, dans le ménage, le baton du commandement. Les choses? dit-on, ne se passent plus aujourd'hui comme en 1536. Hélas. hélas! toutes les bonnes traditions se perdent.

Il est cependant quelques exceptions; parmi les traditions stéphanoises, il en est une notamment qui ne périt pas; nos an cêtres nous l'ont léguée et nous la transmettrons à notre tour in acte a nos petits neveux. C'est de la conservation de cette tradition que dépendent les destinées de la cité. Saint-Etienne, la ville aux rubans, entend rester fidèle à elle-même, a ses precédents, à ses souvenirs; rien ne la décourage, ni les rivalités qui surgissent, ni les capricieuses inconstances de la mode, ni ces allanguissements sans cause appreciable qui viennent de temps en temps affe ter l'industrie dont elle est fière à si juste titre. Quels sont donc ces prophètes de malheur qui ont ose jeter l'anathème sur notre fabrication rubanière et en predire la prochaine décadence? Insensés, qui ont pris la maladie pour la mort et une syncope passagère pour un anéantissement consomme !

Non I la rulanerie stéphanoise n'est pas morte; elle atteste au contraire son existence de la manière la plus éclatante par ce char allégorique où se trouvent si heureusement symbolisées s in activité persistante et ses courageuses espérances. Essayon: en ici une courte description.

De la plate-forme du char, recouverte de pattes chinoises, s'echappent de longues draperies en velours bleu avec des franges d'or ; cette somptueuse tenture, ornée de rosaces de rubans, de festons de bobines derees et de canettes, est entourée de corons sur les arêtes extérieures de l'entablement.

Des battants à double rang de navettes et surmontés de billots de soies forment les galeries de côt . Aux quatre angles, des

hexagones servent de support à des guindres chargées des plus riches rubans. La galerie de face consiste en une simple tavelle

Au sommet du char se dresse une mécanique Jacquard portée sur quatre volutes aux découpures d'or, décorées de rochets, Les cartons dorés de la mécanique et des flots de rubans et de banderolles retombent en guirlandes sur le piédestal, composé de caisses aux initiales de Jean-Marie Jacquard et de ballots de sole aux inscriptions chinoises et japonaises.

Quelques uns des personnages assis sur les ballots représentent les pays séricicoles, la Chine, la Perse, la Syrie, l'Espagne, l'Ardèche. Les autres représentent la fabrication rubannière: celui-ci est un metteur en cartes habillé en six en huit, esquisses, etc., celui-là est un liseur coiffé d'un lisage complet ; ce troisième est un tisserand couvert depuis les cheveux jusqu'aux guêtres d'une forêt de rubans frisés, si artistement disposés que pour composer ce bizarre et brillant vêtement, il n'en a pas failu moins de dix-huit cents mètres!

Tel est, brièvement esquissé, ce char sur lequel se tournent tous les yeux et qui fait le plus grand honneur au goût de ceux qui en ont dirigé l'exécution; on l'applaudit avec enthouslasme comme une protestation énergique, comme l'expression éloquente d'un espoir qui ne sera pas déçu.

Dans le char de la petite Bohême qui suit immédiatement celui de la rubannerie se trouvent réunis des Léandres, des Arlequins, une Colombine. Certes, tous ces personnages n'out de bohemien que le nom ; leurs costumes sont d'une incomparable fraicheur; ils jettent des fleurs à la foule qui n'en marchande pas le prix et les leur paie avec une inépuisable muni-Acence.

Vient ensuite le char des Ecossais, précédés de leurs chefs de clan. Ces braves montagnards portent avec une aisance parfaite leur costume national, remarquable par le plaid aux couleurs

Divers groupes d'hommes à pied nous annoncent le cortége du roi. D'élégants gentilshommes, maniant avec grace leurs chevaux sous les yeux des gentes chatelaines accourues de tous les manoirs de la contrée, précèdent de quelques pas l'auguste vis teur. C'est lui, le voilà! Qui ne le reconnaitrait à ce front large et développé, à ce nez droit et long, à cette bouche sur laquelle s'épanouit un franc et loyal sourire, à cette barbe taillée en pointe. Le voilà ce roi, qui s'est peint lui-même daus ces deux phrases destinées à devenir historiques : . Tout est perdu fors l'honneur. » - a Souvent semme varie, bien sol est qui s'y fie. > - Pardonnez-lui, belles Foréziennes; quand il a prononcé cet injuste arrêt, il ne vous connaissait pas encore: il avait oul parler de vos charmes, et c'est peut-être bien un peu à cela que vous devez sa visite; vous lui apprendrez, - car, siyez certaines, il vons en fournira l'occasion, - vous lui apprendrez à ne pas douter de vos vertus.

En attendant et dans l'espérance de vous séduire, il s'est coquettement paré. Son costume en velours grenat, orné d'hermine, lui sied à ra ir; son chapeau rond en velours noir, bordé d'une plume blanche, fait valoir la noblesse de son visage. Il monte un superbe palefroi a'ezan-doré; le mors, la bride, ia housse, les étriers, tout est en or et du poût le plus exquis.

Son escorte se compose d'une foule de hauts et puissants seigueurs; la soie, le velours, l'or, les broderies abondent, eroisent leurs feux, melent leurs chatoyants reflets; des étendards. de bannières, des oriflammes se déroulent gracieusement et confondent leurs plis flottants. Je renonce à decrire ce spectacle il faudrait un pinceau au lieu d'une plume inhabile et fatigues,

A quelques pas du cortège royal, dont il n'est séparé que par le char des mousquetaires de la reine, s avance majestueusement le Trophée d'armes de guerre exécuté par la Manufacture d'armes de Saint-Etienne, vrai chef-d'œuvre d'art, de patience et de

Au milieu du char, François l'r est monte sur un cheral de guerre completement bardé de fer. Le casque du monarque est surmonté de riches plumes faisant cimier ; l'armure royale est authentique et elle sort de notre Musée; la cuirasse est en partie recouverte par une écharpe en soie blanche semée de petites fleurs de lys ; sur l'écharpe brille le médaillon de l'ordre di Saint-Esprit, enrichi de pierreries. L'épée du roi est enchasse dans un fourreau de velours cramoisi; sur la selle du cheval. selle de tournoi à larges encaissements dores, est jetée une chabraque en drap d'or; la housse est d'une étoffe bleu-elair terminée par des franges et des glands également en or. Sur le socle se trouvent quatre lances de tournoi, dites lances gracieuses ou courtoises; le rei gelant a pressenti qu'il aurait d'es rompre plus d'une en l'honneur des belles et nobles dames da

Forez. A droite et à gauche de François ler, deux paladins armés de pied en cap portent deux bannières en soie blanche; sur chacune de ces bannières sout printes, rehaussées d'or, d'un côté la Salamandre couronnée, de l'autre les armes de la ville de Saint-Etienne.

En avant du cheval et sur le soubassement se retrouveencore l'écusson stéphanois, mais ici, il est dessiné avec des pieces d'armes en cuivre et en fer dont l'ensemble est du plus riche

Une balustrade formée de baguettes d'acier poli entoure l'armure équestre ; sur le derrière du char se trouve un trophée d'armes d'art contre lequel est adossée une armure allemande; dans le gantelet de celle-ci est placé un immense drapeau aux couleurs nationales, coastellé d'abeilles d'or, surmonté d'un aigle aux ailes éployées.

Un banc d'épreuve, sur lequel sont braqués douze canons de fusil, sépare deux pièces d'artillerie en bronze, montées sur alfût et d'un remarquable travail d'ornementation; puis, tout autour du char, se trouve un étalage vraiment indescriptible de chiens à silex, bassinets en cuivre, bayonettes, petits canons, mortiers, etc. On ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer, de la masse ou des détails ; chacun des éléments qui sont entrés dans la composition du char exigerait une description speciale, pour laquelle il faudrait une plume plus experte que la not e. Contentons-nous donc d'admirer et d'applaudir à ce monument élevé par des mains savantes à l'une de nos principales industries.

Après cette étincelante image de la guerre, voici un speciacie qui va reposer nos yeux. Ces deux aimables viellards, affectueusement appuyés l'un sur l'autre et qui s'avancent lentement an gre de leur paisible et modeste attelage, c'est Philèmon et Baucis. Jadis, dans les temps mythologiques, ils donnaient l'hospitali'é aux dieux de l'Oympe quand ceux ei s'égaraiet en courant la pretentaine ici-bas. Leurs mœurs n'ont point changé; ils sont restés bons et charitables, et s'ils vont mois vite que d'autres, ils ont soin du moins de ne laisser derrière eux ni un denier ni une obole.

Nous ne jetterons, si vous y consentez, qu'un regard rapide sur la jonque chinoise où revent, appesantis par les lourdes 18 peurs de l'opium, un certain nombre d'habitants du Geleste Empire, et nous considérerons avec une attention toute particulière le char qui marche à sa suite. Il représente l'indestrie houillère aiusi que la métallurgie, et a été exécuté par les élères de l'Ecole des mines.

Une vaste plate-forme figure le platre d'un puits ; sur ce platre s'élève un chevalement gigantesque, muni de lous ses engins, molettes, cables, treuil, bennes, etc. et portant en maints endroits des lampes de Davy tout allumées; dens un angle sont entassés les divers outils nécessaires à l'exploitation des mines, pics, pointerolles, curettes, épinglettes, fleurets, etc.

Autour du char, une guirlande de cresieux projette ses feux sur des draperies en velours sombre ornées de drapesux,

Don costume n'esnit pes moins cirange que son wange. El de sa victure,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

fcu

Une

objets.

fure en

e'est u

couleu

chalan

grille (

et la c

en pon

bousso

voulio

nesse

la gaft

qui be

et qui

dans l

mérite

du dix

bois de

fante t

tôle su

compt

se ren

se fail

cendu

tallur

philtre

distill

cade,

curiet

mines

d'essa

revoit

venor

stéph

d'où

tissoi

tout

et m

faction

point

qui I

fin d

pens

ple q

élégi

pa!m

térie

pleir

qui-i

rent

char

à to

Tét

Loi la L

reve

tég

ries

tail

La

lat

Puis

Une foule d'ouvriers se meut et s'agite au milieu de tous ces objets. lei c'est un piqueur sortant de la mine avec sa coiffure en fer-blanc, son pie sur l'épaule et son bidon au côté; là c'est un ouvrier des mines de fer aisément reconnaissable à la couleur sanguine de ses vêtements ; d'autres font la sieste, non chalamment couchés sur des pérats; d'autres enfin surveillent la

grille qui éclaire le poste de nuit. Puis, à côté du sérieux et de la réalité se trouvent le comique el la charge; celui-ci est déguisé en lampe de sûreté, celui-là en pompe d'épuisement, un trois ième en pic, un quatrième en boussole avec rose des vents. Nous n'en fluirions pas si nous voulions dépeiudre toutes les originales fantaisies d'une jeusesse qui, par un heureux privilège de l'age, associe l'étude à a galté et l'instruction au plaisir.

la métallurgie est spécialement représentée par des forgerons jui battent bravement le fer sur l'enclume sans trève ni merci, et qui marquent ainsi la mesure aux corps de musique placés dans les chars voisins. Parmi ces forgerons, il en est deux qui méritent une mention particulière ; c'est un ouvrier stéphanois du dix-septieme siècle et un marteleur des anciennes forges aux bois de Franche-Comté, portant une veste de toile grise bo.ffante à la taille, une basane sur la poitrine, des cuissards en tôle sur les jambes, une visière de fer à la tête. La métallurgie compte aussi ses représentants fantaisistes; un soufflet de forge se rend tout seul sur les points où le besoin de son ministère se fait sentir ; une cheminée à chaudière verticale est descendue du char et gambade tout autour.

La chimie, si nécessaire aux deux industries houillère et méullurgique, n'a pas été oubliée; elle est représentée par des hiltres, des ballons, des cornues, par un appareil complet de distillation et un fourneau à reverbère de laboratoire,

Ce char, en un mot, s'il n'est pas le plus beau de la Cavalesde, en est, du moins, un des plus intéressants et des plus eurieux. C'est, croyons nous, la première fois que l'Ecole des mines participe à une réjouissance publique. Pour son coup d'essai, elle a fait un coup de maître, et nous comptons bien la revoir à l'œuvre. sinus shaung-16 affed sail en

Le char de la cuisine française, qui succède à celui que nous renons de décrire, est un très bel embleme de l'art culinaire stéphanois; à la vue de ce fourneau allumé, de ces casseroles d'où s'exhale une fumée aux ap étissants parfums, de ces rotissoirs mystérieux qui cachent soigneusement leur secret, plus d'un doit songer à son maigre repas du matin. Que voule z-vous? tout ne peut pas être joie et bonheur un jour de cavalcade; et messer Gaster peut bien, pour une fois, être sacrifié aux satisfactions du cœur.

Il n'était pas possible que, dans cette fête, la charité n'eût noint son symbole. On le lui a donne dans le char de l'Œuvre qui nous apparaît maintenant et que l'on a p'acé presque à la in de la cavalcade, pour nous rappeler au dernier moment la sensée bienfaisante qui en a inspiré l'organisation.

Ce char, qui porte les armes de Saint-Etienne, est aussi simele qu'imposant ; uue immense coupe en bronze, d'une structure élégante et hardie, sur laquelle plane un aigle d'or, entoure de nalmes de laurier, le constitue tout entier. lei l'exécution matérielle est secondaire ; l'idée morale prédomine. Jetez, jetez à pleines mains dans cette coupe large et grande comme la misere qui implore votre secours. Donnez, et des bénédietions s'élèverent vers vous : bénédictions précieuses, car c'est Dieu qui se charge de les exaucer.

Au fond du char se tient un des promoteurs les plus infatigables de la fête à laquelle nous venons d'assister. Adressonslui un sincère et chaleureux remerciement, et qu'il transmette a tous ceux qui ont associé leurs efforts aux siens l'expression de notre vive et profonde gratitude.

Deux autres chars ferment la marche du cortége; celui des Teles grotesques où est la Chorale forezienne et la frégate la Loiredans laquelle est p'acé le Cercle musical des Enfants de la Loire, gracieux trois-mâts qui porte à chacun de ses mille cordages des pavillons et des banderolles.

Nous avons du nous borner à la description des chars; il ne nous a pas été possible de parler des nombreux personnages revêtus des costumes les plus divers qui figuraient dans le cortége. Toutes ces bizarreries vivantes qui ressemblaient aux fréries d'un kaléidescope, comment les saisir au passage et les dé-

tailler avec quelque exactitude ? Nous devons cependant une mention à la cavalerie des Ventre-à-terre. Que d'exclamations et de rires a provoqués dans 1 fcule la vue de cet escadron trottant, galopant, piaffant, reant, caracolant tout autour d'un majestueux potiron qui ma chait

gravement à pas comptés et d'une gigantesque contte qui se donnait mélancoliquement des airs penchés. Citons aussi un marchand de coco, un vieux chansonnier accompagné de son petit fils en costume de Savoyard, un ours

blane de la mer Glaciale cenduit par deux petits paysans, un rosier mousseux tout parsemé de feurs et de boutons, etc., etc. Il nous teste à remplir une dernière tâche; mais elle nous est douce et facile. " Merci, dirons-nous à tous ceux qui de près ou de loin, ont concouru à l'organisation de la cavalcade; merci pour votre courage et votre zele; merci pour votre généreuse pensée; merci pour votre bonne action. » Membres de la commission, constructeurs de chars, quêteurs, menibres des sociétés musicales de la ville et des communes voisines, tous ont rivalisé de patience et de dévouement. Nous ue voulons pas tenter une impossible énumération de noms. Il en est deux cependant que l'on nous reprocherait et que nous nous reprocherions nous-mêmes de ne pas prononcer; ce sent les noms de MM. Seigle et Chapon ; ils resteront insegarables du souvenir de la

On nous annonce au dernier moment que le produit de la quete s'eievera à une virgtaine de mille francs environ. Quel commentaire pourrait égaler l'élequence de ce simple chiffre ! CH. GACHES.

fête du 7 avril et ils ne s'effaceront pas du cœur de nos conci-

On nous mentionne un incident qui s'est passé, durant la cavalcade, au moment où le cortège stationnait sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Les menbres de la Commission, accompagnés de la personne qui représentait François Ier, sont allés rendre visite à M. le Prefet et à Mme Sencier, ainsi qu'à M Faure-Belon, maire. M. le Préfet et M. le Maire ont adressé à la Commission de chaleureuses felicitations. Avant de se retirer, MM. les commissaires ont gracieusement offert des bouquets à Mme Sencier et aux dames qui se trouvaient réunies dans les salons

une aumonière de l'autre, a fait en quelques secondes une collecte aussi riche que rapide. Le cortège s'est également arrêté un instant devant l'hôtel de M. le général Pecqueux, et la Commission a fait une courte visite au général, qui l'a accueillie avec la plus aimable cour-

de la Présecture ; le sou Triboulet, sa marotte d'une main et

toisie. Nous apprenons que les frais d'organi-ation de la Cavalcade n'atteindront pas la somme des souscriptions, les personnes qui ont dirigé l'exécution des Chars n'ayant pas voulu recevoir d'indemnités et s'étant chargées de la totalité des dépenses. Il y aura un excédant assez considerable qui viendra s'accroltre au produit de la quête et dont les pauvres profiteront.

Dans la nuit du 3 au 4 avril, un incendie s'est déclaré à Bellevue dans une filature de coton. Le feu parait avoir pris spontanément naissance dans la corde fileuse même. Il a ét : assez promptement éteint et les dommages n'ont pas été bien considérables.

Quelques-uns de nos abonnés du canton de Belmont nous demandent de publier l'aris suivant :

Depuis quelques mois, par suite de la mort d'un honorable officier de santé, le canton le Belmont, qui comprend hui communes, et dont le chef-lieu ne compte pas moins de 3,700 âmes, se trouve sans médecin. Il y aurait là pour des jeunes docteurs qui, maigré un mérite sérieux, ont peine a percer dans les grandes villes, un poste excellent, beaucoup de services à rendre et une clientèle importante assurée dès le debut.

Un accident assez grave est arrivé la semaine dernière dans une filature de coton de Belmont. Un enfant de quinze ans, employé dans cette filature, étant arrivé le matin avant les autres ouvriers, voulut mettre lui-même en place la courroie qui se t à faire mouvoir la roue de la carde fileuse. Dans cette manœuvie qui ne lui était pas familière, le jeune apprenti laisse prendre sa blouse dans un engrenage; il n'eût pas la force de se dégager et fût entraîne trois ou quatre fois autour de l'arbre meneur. Il eut ainsi une jambe cassee, l'autre demise et tout le corps horriblement mutilé. Grace a de prompts serours, le matheureux enfant échappa à une mort immediate; on l'a transporté à l'hôpital de Beaujeu et l'ou espère le sauver.

Caisse d'épargne de Saint-Etienne. Séance du 7 avril 1861, présidée par 11. Ducreux, commis-

sionnaire en rubans. 126 versements dont 31 nouveaux, 20,399 18,543 62 49 remboursements dont 15 pour solde,

CONDITION DES SOIES DE SAINT-ETIENNE, Le 8 avril 1861, il a été conditionné 14 Balles ou parties organsins pesant ensemble net. . 956,11 id. : : : : 436,68 mes Poids total. . . . 1427,98 Dans le chiffre des conditions ci-dessus, les soies étrangères out figuré pour 17 numéros, pesant ensemble net kil.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

DU 8 AVRIL 1861				DU 9	AVHIL.
BAROMÈTRE	THERMOMETRE CENTIGRADE 8 h. du matin. de midi à 2 h. 9 h. du soir			Sh. du matin. 11 b. du mati	
724 Varia.	8+	13 +	7+	3510 +	7 +

Statistique judiciaire.

Pour toute la Chronique locale Ch. GAC, ES.

M. le ministre de la justice vient de soumettre à l'Empereur le compte-rendu général de l'administration criminelle en France pendant l'année 1859.

Cette statistique constate une diminution considérable dans le nombre des accusés jugés par le jury. Le chiffre total des accusations est de 3,198, taudis que les années précédentes il était environ de 5,000. Il y a eu 819 hommes contre 181 femmes sur 1,000 inculpés.

Aussi on remarque une dimitution du nombre des vols qualifiés. M. le ministre attribue le résultat « à la séverité qu'apportent, depuis quelques années, les juges d'instruction, de concert avec le ministère public, dans l'admission des circonstances aggravantes relevées par les procès-verbaux. Convaincus que ces circonstances ne seraient pas admises par le jury, ils les écartent et renvoient les parties en police correctionnelle, »

Si les crimes contre les personnes ont également diminué, il n'en est malheureusement pas de même pour les viols et attentats à la pudeur. De 1826 à 1840, ces crimes ne formaient que le cinquième des crimes contre les personnes. De 1841 à 1850, la proportion s'est élevée au tiers. En 1859, elle dépasse la moitié. Effrayante progression qui appelle la sollicitude du jury et de la magistrature.

La faiblesse du jury en certaines occasions préeccupe, non sans raison, M. le ministre. Après avoir dit que le chiffre des acquittements a augmenté de 2 p. 100, et que celui des coadamnés à des peines afflictives et infamantes a diminué de 3 p. 100 : « Ces fâcheux résultats, dit-il, doivent être attribués en grande partie aux décisions du jury de la Seine qui, en 1859, a été be ucoup plus indulgent qu'en 1858. » On conçoit l'influence des décisions du jury de la Seine, quand on songe qu'il a jugé à lui seul, en 1859, presque un buitième des accusés en France.

Il y a eu 36 condamnés à mort, 2 de moins qu'en 1858. Nous sommes loin de 1855, qui en compta 61, et surtout de 1854, où il y en 21 condamnés ont subi le dernier supplice. Sa Majesté a commué

la peine des 15 autres en celle des travaux forces à perpétuité. Les tribunaux correctionnels ont eu à examiner 1,207 affaires et 14,918 prévenus en moins qu'en 1858 ; toutes les categories de délits ont participé à cette diminution, sauf les délits de chasse, qui ont augmenté. M. le ministre demande à quoi doit être attribuée cette particularité. « Est-ce parce qu'il en a été effectivement commis davantage, ou bien ces sortes de délits ont-ils été recherchés

avec plus de zèle par la gendarmerie? » Il existe une diminution assez grande dans les délits forestiers elle est due probablement en partie à la loi du 19 juin 1859, qui actorise l'administration forestière à transiger avec les délinquants. La tâche des tribunaux de simple police a été, en 1859, la même

qu'en 1858. Pour extrait : L. PIEAUD.

NOUVELLES DIVERSES.

On lit dans le Moniteur de la Réunion du 2 mars : Le 27 février dernier, vers trois heures de l'après-midi, la mer ayant grossi, le pavillon d'attention a été hissé an mât du port, et

vers cinq heures, les vagues continuant à déferier avec une violence croissante, la communication a été désendue avec la terre. Pen de temps après, à six heures et demie, une chaloupe portant la commission d'amirauté, qui revenait de faire une visite a bord du navire acglais Ruthenia, arrivait au bout du pont en fer. Les lames étant très fortes et le débarquement paraissant périlleux, le capitaine

de port engagea le patron de la chaloupe à gagner un peu le large et à attendre, en dehors du brisant des lames, une embellie pour débarquer. Ce conseil fut suivi; mais tout-à coup survint une lame énorme qui brisa à 25 mètres du pont et remplit totalement la chaloupe. L'embarcetion était montée, nous l'avons dit, par la commission d'amiraulé, composée de MM. Rebecq, Pecker et Dénéchaud; de plus, il y avait à bord le capitaine de la Ruthenia, M. Vaer, l'interprète, et l'équipage d'une chaloupe qui avait été laissée à bord du

bâtiment anglais par précaution et en cas de sinistre. Au moment où l'embarcation se trouva recouverte par les eaux, la plupart des personnes qui s'y trouvaient s'élancèrent à la nage pour gagner le rivage, à l'exception de quelques-unes qui ne savaient pas nager, et qui parvinrent, avec l'aide du patron, à se maintenir

sur l'embarcation. Les premières furent portées par les lames jusqu'aux ponts de marine, où elles furent sauvées, au nombre de treize; tandis que les autres, au nombre de trois, purent être recueillies par une embarcation qui se trouvait près du lieu du sinistre. Trois hommes appar-

tenant au batelage ont manqué à l'appel. Ce drame affrreux s'accomplissait sous les yeux d'une foule émue, qui en suivait avec angoisse les peripéries.

M. Rebecq, particulièrement, soutint contre les vagues une lutte désespérée; cinq fois emporté par la lame, il lacha le filin de sauvelage qui lui avait été jeté. Sa perte était imminente, lorsque deux hommes courageux, M. Ulcher, patron du bateau de côte, et Henri Caralet, affranchi, se jeterent à l'eau et parvinrent à lui attacher autour des reins un cordage au moyen duquel il fut hissé sur le pont. Les soins les plus empressés lui furent prodigués et aujourd'hui l'état de sa santé est satisfaisant.

- On lit dans le Memorial de Saint-Marcellin : Le 29 mars, à quatre heures et demie précises de l'après-midi, un éclair subit a déchiré les nues; le tonnerre s'est immédiatement fait entendre et le ciel s'est chargé de lourds nuages. La pluie, mêlée de grêle, est tombée ensuite avec abondance pendant tout le reste de la journée. On pouvait espérer que cet orage n'aurait pas pour la localite des suites fâcheuses, lorsqu'à sept heures et demie du soir, la foudre mit le feu à un pailler renfermant 200 quintaux de paille, situé sur le coteau de Plan et avoisinant la propriété de M. Josserand, auquel ce pailler appartenait. En même temps que cet incendie éclatait, le ruisseau de Savouret, grossi par les pluies abondantes de la journée, debordait en plusieurs endroits et inondait la ville et la plaine de Saint-Marcellin, depuis la maison Chastellière, au travers des prairies du coteau de Pian. En un moment, la rue qui, du champ de Mars se dirige vers la porte de Romans, ne présenta plus que l'aspect d'une grosse et large rivière, rapide et boueuse. Comme cette inondation avait été imprévue, personne n'avait songe à s'en ga-

Des cris déchirants sortaient de plusieurs maisons envahies par les eaux ; de prompts secours furent organisés ; on sauva à dos d'homme les habitants du four à chaux situé sur le chemin de Cha-

vosan. A la Pépinière, près le cham, rement entourée d'eau; en peu d'instan chaussée en avaient 1 mètre dans leurs a, qu'avec difficulté le sauvetage d'une femme ma. ses membres, et d'un vieillard dont l'eau commen lit. A la porte de Romans, an Palais-Royal, l'eau mont se répandit dans les caves, dans les magasins, intercepta impériale depuis la fontaine des Carmes jusqu'au pont de Sa et, pour comble de malheur, aucun réverbère n'était encore allu L'espace compris entre le couvent de la Visitation, l'hôtel du Palais Royal, l'hôtel Glénat et le café Gallet, a été un moment occupé par une surface d'eau de 80 centimètres.

Le conducteur de la voiture de Romans, qui ignorait que le danger fut si grand, s'est trouvé pris par les eaux. Au moment où il dépassait le couvent de la Visitation, les guides se cassèrent, et ce ne fut qu'à grand'peine que l'on put arracher au courant la voiture et les chevaux. Les rues qui ont servi un moment de lit aux eaux débordées sont déchaussées et en quelques endroits ravinées. Il n'y a eu à notre connaissance auchn accident grave. Tout le monde a fait son devoir avec zéle et empressement.

- On lit dans la Gazette du Midi, du 6 :

« Ce matin ont eu lieu, devant le conseil de guerre de notre division militaire, les débats de l'affaire Jacquet, sergent au 42e de !igne, prévenu de meurire sur la personne de Mme Vedeau. On sait que le chéteau de Malbousquet, près Toulon, a été le théâtre du

Une affluence considérable s'était rendue an fort Saint-Nicolas, mais peu de personnes ont été admises dans l'étroite salle du tribu-

L'audience, prési lée par M. Tripard, lieutenant-colonel des hussards, a été ouverte à huit heures précises et terminée avant une heure.

Treize témoins étaient cités et ont été entendus. L'accusé a répondu avec assurance aux questions du président et a fait des aveux

A la suite des conclusions présentées par le capitaine rapporteur avec la lucidité et la précision habituelles à M. Carpentin et après une plaidoirie fort habile d'un de nos jeunes avocats les plus justement remarqués déjà, Me Sylvestre, qui consacrait son talent à cette cause désespérée, et demandait les circonstances atténuantes, le sergent Jacquet a été condamné à mort à l'unanimité, pour assassinat prémédite ayant le vol pour mobile.

Si le condamné ne s'est pas pourvu dans les vingt-quatre heures, il sera exécuté immédiatement à Marseille, où se trouve son régi-

- Le Français qui s'est proclamé roi d'Araucapie est un Péri-

On lit dans l'Echo de Vesone, journal de Périgueux : « Un de nos compatriotes, un Perigourdin, natif de la commune de Chourgnac, cacton d'Hautefort, araondissement de Périgueux, M. Antoine de Tounens, retiré au Chili depuis un certain nombre d'années, vient de se faire proclamer roi d'Araucanie, sous le nom d'Orelie-Antoine ler.

a Si nous ne nous trompons, Sa Majesté Orélie-Antoine est l'oucle de M. de Tounens, ancien avoué à Périgueux, qui céda son étude, il y a trois ans, afin de se rendre auprès de son royal parent, lequel l'a accueilli, dit-on, à bras ouverts. Le nouveau mona que étant vieux et sans enfants, il pourrait se faire que l'ancien avoué de Périgueux, qui compte dans notre ville un grand nombre d'amis, fût destiné à porter un jour la couronne. »

- Un evénement horrible s'est passé, le 19 mars, à Melli, pro-vince de Lugo Espagne). Au moment où le curé disait la messe, un individu, qu'on croit atteint d'allemation mentale, o'cot clancé our lui et lui a porté deux coups de couteau sur le cou. On a arrêté immediatement l'assassin et relevé le pauvre curé, qui, après avoir reçu quelques soins à la sacristie et malgré la gravité de ses blessures à peine bandées, a voulu terminer le saint sacrifice de la messe. Son état inspire encore des inquiétudes. On ne s'explique ce crime que par l'état mental du coupable.

- On lit dans la Gashtte des tribunaux :

Après le drame sanglant de Versailles qui vient d'être jugé par le premier conseil de guerre, une accusation de meurtre qui offre les détails les plus émouvants, va être porté à l'audience du deuxieme conseil de guerre preside par M. le colonel rinand, du 34e de

Pendant que la justice militaire entendait les débats de l'affaire du voltigeur Wendling, M. le commandant Trappier, rapporteur pres le deuxieme conseil de guerre, terminait son information sur l'homicide volontaire commis par Eugène Ronard, caporal au 6e régiment de ligne, dans un restaurant du boulevard du Temple, sur la

fille Denise Herbin, sa mattresse, à peine ègée de 17 ans. Ce crime fut commis par suite du consentement de la victime donné dans un écrit dont nous pouvons rapporter le texte ; il fut tracé d'une main assez ferme deux minutes avant que le poignard iui fût plonge

dans le sein. Voici cet acte souscrit par Denise : « Je meurs frappee de la main de mon amant. Je le lui ai ordoncé, parce que je veux mourir avec lui.

Denise Herbin. . Un peu plus bas, sur le même papier, on lit : « Je frappe ma maîtresse parce qu'elle l'a voulu. Je meurs avec

elle parce que telle est ma volonté. « Je désire que nos corps soient portés rue de Flandres, 6, où j'ai

ma demeure « Eugène Ronard, capora! au 6e de ligne. »

On sait que la jeune victime ayant reçu le coup de poignard, qui pénétra jusqu'à 22 centimètres de profondeur dans la poitrine, est morte au bout de vingt et un jours de souffrances, à l'hopital Saint-

Eugène Ronard, transporté au Val-de-Grâce, a survécu à ses blessures.

Aussitôt que M. le commandant rapporteur Trappier a eu dressé son rapport, qui conclut à la mise en accusation de Ronard pour meurtre commis avec préméditation sur la personne de Denise Herbin, M. le commissaire impérial du conseil de guerre, adoptant ces conclusions, a transmis, conformément à l'art. 107 du Code militaire, toute la procedure à M. le maréchal commandant en cir f la première division militaire qui a ordonné la mise en jugement et a prescrit la convocation du deuxième conseil de guerre pour le jeudi

De nombreux témoins ont été cités pour cette affaire dont les débats dureront deux jours au moins. Parmi les témoins figurent les noms de plusieurs sœurs hospitalières qui ont eu des entretiens avec Denise Herbin pendant les vingt jours qu'elle est restée à l'hôpital.

M. le commandant Pujo de Lafitole, commissaire impérial, occupera le siège du ministère public. L'accusé avait désiré confier sa défense à Me Jules Favre, mais le célèbre avocat se trouvant empêché, Ronard a choist Me Joffres pour présenter sa défense.

- On écrit de New-York, le 13 mars 1861, à la Gazette des Tri-

« Le comité de Sumter (Floride) vient d'être le théâtre d'une horrible tragédie. Le révérend Georges Andrews, pasteur d'une église méthodiste, homme affectant un grand zele pour les intérêts de la religion, et des principes moraux excessivement sévères, avait réussi à seduire une de ses nièces qu'il avait recueillie chez lui. La pauvre fille, honteuse de sa faute, aurait voulu mettre fin aux relations coupables qu'elle entretenait avec son oncle, mais celui-ci la poursuivait sans cesse de ses opportunités, et quard elle résistait à ses désirs, il se livrait sur sa personne aux plus brutales violences,

La crainte du scandale lui fit supporter pendant quelque temps, avec une muette résignation, les mauvais traitements de celui qui l'avait perdue; mais un jour, ayant été cruellement battue par Andrews, elle chercha refoge chez les voisins, auxquels elle raconta l'odieuse conduite du ministre méthodiste. Ces derniers, indignés de ce qu'ils vensient d'apprendre, portèrent plainte contre Andrews, qui fut sommé à comparaître dans le plus bref délai devant le magistrat du comté. Il est utile d'ajouter que notre révérend, payant d'audace, se posait en victime de la calomnie, et le plus grand nombre des membres de son eglise croyaient a sa parfaite innocence. Georges Andrews, malgre ses de hors doucereux et froids, était un homme très violent et très haineux ; il brûlait de se venger des deux

voisins qui avaient déposé la plainte contre lui. Le jour où l'affaire devait être appelée, il les rencontra, se rendant au village où le juge tenait son audience.

Des explications furent aussitôt échangées entre le ministre et ses accusateurs. Ceux-ci, en dépit des menaces dont ils étaient l'objet, déclarerent qu'ils étaient plus disposés que jamais à arracher le masque à un misérable hypocrite.

Andrews, exaspere par ces paroles, décharge son revolver sur ses interlocuteurs, en tue un sur le coup, blesse l'autre grièvement, el manque le troisième. Celui-ci, se trouvant sans armes, prend la fuite; mais le meurtrier, qui veut une nouvelle victime, se met immédiatement à sa poursuite; il ne tarde pas à tomber morteliement atteint

L'assassin, altéré de sang, n'a pas encore assez fait de victimes : il va chez un docteur qu'il soupconnait être le complice de ceux qui avaient porté témoignage contre lui. Il lui dit qu'il a soif et lui demande un verre d'eau à boire. Au moment où le docteur ordonnait à son domestique d'aller lui chercher de l'eau fraiche, Andrews s'est écrié : Puisque j'ai commencé mon ouvrage, il faut que je l'achève ! Sur ce, il s'est elancé sur son prétendu ennemi et l'a frappé en pleine

poitrine d'un coup de poignard. Au cri de douleur poussé par son maître, le domestique est retourné sur ses pas, et il a vu Andrews se dirigeant à pas précipités vers la porte de la cour. Il a appelé aussitôt du secours, et un nègre d'une vigoureuse constitution, un esclave du docieur, ayant entendu son appel, s'est mis à poursuivre le meuririer.

Celui-ci n'a pas tardé à être rejoint, et une lutte désespérée a eu lieu entre Andrews et le nègre. Le ministre rendu doublement fort par la fureur sanguinaire à laquelle il est en proie, est sur le point d'avoir raison du brave esclave; mais, dans un effort suprême que fait ce dernier, la victoire lui reste.

Andrews, dompté, est bientôt couvert de liens. C'est dans cet état,

On lit dans la G. Un témoin appelé à la . un jeune homme, Théodore be patien d'outrage public à l' pude.

a Mon frère c'était un bon enfant, je . il n'a pas voulu me croire et il est mort nu c glise. J'avais beau lui dire : Prends garde, tu une petite fille de neuf aus, et si tu viens à glisser c tombera sur les bras... »

M. le Président. - Il s'agit de savoi si le prévenn a com. le délit qui fui est imputé. Tout ce que vous nous dites là est en

dehors de l'affaire et ne nous regarde pas.

Le temoin. - Mais ca me regarde, moi, qu'a la charge de la petite, et qu'il s'en faut de deux termes que je sois au courant de mes affaires. La petite est gentille je ne dis pas non ; c'est ma nièce, très-bien, c'est ma filleule, très bien, très bien; mais je préférerais qu'e le au ait encore son père, ca serait plus naturel pour lui et plus commode pour moi, ca ne m'empêcherait pas de lui donner pour ses é rennes et sa petite fête, mais de l'avoir tout entièrement comme si c'était ma fille, c'est par trop fort pour moi, et c'est sûr que ca va me couler.

M. le Président. - Répondez à nos questions, que s'est-il passé dans la soirée du 23 tévrier rue Château-Landou entre le prévenu et votre petite nièce Eugènie Hour! ?

Le témoin. — Oui, c'est bien le 23 février, il y a quarante jours, je revenais du théâtre avec ma petite nièce, qui ne couche pas chez moi, parce que, voyez-vous, ma femme m'a dit que notre logement était trop petit pour une nièce.

M. le president. - Encore une fois voulez-vous répondre à nos questions?

Le temoin. - Faut bien commencer par quelque part...

M le president. - Pour la dernière fois, répon lez; Le temoin. - Je vas répordre tout de suite. Donc en revenant du theatre avec ma niece, je rencontre des vieilles bêtes, des vieux militaires comme moi, avec quot je me mets a causer, disant à ma mece : « Toi, la Rougette (parce que ma mèce je l'appele la Rouget , vu sa petite nuance de cheveux), va devant et attends moi à quinze pas. . Paralt qu'en m'attendant, il y a ce jeune homme, qui lui a dit des bétises de

M. le prési lent. - Ce que vous appelez des bétises est un

propos fort mai somum pour au cuf mit. Le temoin. - Des propos de boisson, vous savez quand on a sa setite fiole de trop, la langue va de travers; moi je ne suis pas pour biamer par trop un petit coup de strop.

M. le président. - N'etiez-vous pas ivre ce soir du 23 février alors que pour causer avec les inconuus, veus disiez à votre mece, une enfant de neuf ans ans, d'aller seule en avant ?

Le temom. -- Naturellement, etant ao theâtre à la petite entr'acte, el qu'o i n'est pas son ennemi a se refuser un petit

M. le president. - Votre tenuc ici et votre langage nous portent à croire que vous n'avez pas été plus sobre aujourd'hui.

Le temoin à qui reste tout ju te assez de raison pour avoir conscience de son etat, se retire no sans peine, mais sans dire

Les débats continueat, et le prévena est condamné à un mois de prison et 16 fr. d'amende.

BULLETIN FINANCIER. Paris. 8 avril.

La Bourse est tout aus-i peu animee, mais moms ferme que samedi. Les cours des rentes 3 p. 0,0 n'on guère var e jusqu'ici (2 heures) que de 5 c. Au parquet, chez es assesseurs, partout le plus grand ca me. Les ecarts de primes sont insignifiants quelle qu' soit la quotité, quelle que soit l'echeance.

Le marche à terme du Mobilier et des chemins de fer est également fort restreint. A terme ou à prime, les affaires sont rares et les cours sans changements utiles à signaler.

On a escompté 25 Est et 1,175 Romains; aussi les titres des chemins de fer comains sont ils fort recherches au comptant. La hausse que cette valeur éprouve chaque jour vient à l'appui de cette position particulière.

Le marché au comptant est d'ailleurs aussi peu animé que celui à terme ; excepté les obligations des chemins de fer français, qui sont en général recherchées, et les gaz de Paris sur lesquels il y a des demandes, la plus grande tranq illité regne sur cette

partie de la B urse comme auleurs. Nous regrettons que la compagnie des agents de change, en face de cette atonie vraiment regrettable des affaires, prenne des decisions dans le genre de celle de samedi. Quand un agent achetait d'un aut e agent une valeur a terme et revendait la même valeur, en même quantité, au même prix et à la même echeance à un autre confrere, il était dans l'usage de compenser immediatement entre les deux confrères, et o'eteindre ainsi une double opération qui se balançait à tous égards. Mais la chambre syndicile, qui perçoit un timbre sur chaque operation d'agent a agent, y trouvait un mecompte qu'elle a voulur faire cesser en infligeant des amendes assez considerab es à ceux qui

tombent sous sa juridiction. En valeurs diverses, on négocie la Banque de France à 2,895, le Crédit industriel et commercial à 565, le Comptoir d'escompte a 620, le Rivoli à 133,75 et 135, la Caisse des che ins de fer a 90 et 91,25, les Eaux à 362,50, le Gaz de Paris à 892,50 et 890

et les Omnibus de l'aris à 884. I y a toute probabilite que le revenu total de l'action des Chemins autrichiens sera pour 1860 egal à celui de 1859.

3 heures. - La Bourse finit faiblement : Fonds, Mobilier, Chemins sont lourds et restent un peu au-lessous des cours de

fermeture de samedi. 1 cs derniers cours sont: 3 p. 010 67,65; Mobilier 645; Orleans 1335; Nord 960,75; Lyon 956; Autrichiens 461,25: Lombards 461,25.

Le cours moyen ressort : pour le 3 0,0, à 67,72 1,2 ; pour le 4 112 010 a 95,50. - Alph. Courtois fils.

AVIS.

On peut se procurer dans les bureaux de tabacs, dépositaires du Mémorial, les chansons patoises qui ont éte chantées à la fête de bienfaisance de dimanche dernier.

Les Bonbons Duvignan sout le meilleur remède contre la constipation, la bile, les glaires, etc. Ils rendent l'appétit, facilitent les digestions et remplacent avec avantage les purgatifs, dont laction irritante est souvent nuisible. - A Paris, rue de Richelie , 57. - Depôt à Saint Etienne, chez M. Savolle; a Roanne, chez M. Grisiaux.

AV.S A NOS LECTRICES.

Le Cachemire compte parmi les objets les pius essentiels à la toilette des dames; mais jusqu'alors son prix n'était pas abordable à toutes les fortunes. La MAISON DUPONT DE PARIS (rue de la Chaussee d'Antin, 41, au coin de la rue Joubert) vient de surmonter cet obstacle en offiant des Cachemire des Indes et de France a des conditions impossibles ailleurs - Vente et échange de châles, atelier de réparation, expédie en province. (Affranchir.)

Changement de Domicile

Les magazins de chaussures de M. Geoffroy, autrefois rue de la Loire, no 6, sont transferés depuis le 25 mars dans la maison Constant Balay, à l'angle des places de l'Hôtel-de-Ville et du

La meilleure Poudre contre les insectes est la Poudre Tachet, place des Cordelie s, 6, Lyon. Dépôt M. Chautin, dro-guiste, rue du Grand-Moulin, à Saint-Etienne. 468

Hes. Sugar and the second of t In primitrie acquinistrative et con merciale de Vantouth Banke, piner de l'udiel-de-Valle, à steitienne Signature de l'impri er ;

Vu prose legalisation de la signature de l'impriment, - i e maire de la ville de raint-i-tienne.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

e paruleurs

velle

ortée

hets.

et de

els de

u'aux

a pas

rnent

ceux

lasme

élo-

ement

S Ar-

ont de

ompa-

muni-

le tous uguste e front he sur aus ces perdu

peu à * yez endrez il s'est d'herbordé sage. II

ride, ia nts seit, croindards. at guée. isement re d'ar-

ce et de

eral de vale est e petites dre di eu-clair r. Sur le

rmés de sur chao côté la le Sainte encore s pieces as riche

ure l'ar-

trophée

emande;

neau aux

ait d'en

ames du

nté d'un s sur afptible de canons, admirer, sont en-

tion spe-

te que la

rincipales ds, affecdonnaient egaraiet ont point

r derrière ard rapide ourdes va g Gelesteute partiles élèves

; sur ce

le tous ses ortant en ; dans un ploitation

cherche, sans demander son nom, dont il ne se souvenait plus. Fritz a pour habitude d'oublier les noms de ses amis. Il prétend, de cette manière, éprouver, en les entendant, un plaisir toujours renouvelé.

Thésée échappé du labyrinthe n'en put décrire les détours. Combien de ponts, combien de corridors, combien de chambres je traversai, je ne saurais vous le dire. En m'approchant d'une fenêtre, je crus m'apercevoir sur la rive gauche de la Seine.

En ce moment, une sœur passait. Nous lui témoignames notre embarras. Fritz assura qu'il reconnaissait un pilier pour l'avoir déjà vu cinq fois depuis notre entrée à l'Hô-tel; ce pilier portait un cadran; le cadran indiquait une

demi-heure de marche. La sœur sourit, et, marchant devant nous, nous condui-

sit à la salle des internes.

Quelques spectres en honnet de coton apparaissaient parfois au détour du chemin, et respectueusement s'incli-naient devant la sœur. Dans ce salut, l'affection tempérait le respect.

« Sur mon ame, dit Fritz, si tous ces hommes étaient vigoureux et bien portants, la fille de Vincent de Paul au-rait une garde qu'envieraient les rois. » Des éclats de rire vibrant nous avertirent que la salle

était proche; et la sœur nous laissa.

Un coup d'œil curieux nous attendait.

Figurez-vons une salle assez grande, semblable au réfec-toire d'un collège, une table de bois au milieu, et les choses les plus hétéroclites dessus, dessous et sur les côtés.

Exemples :

Des timbales de métal, des bouteilles pleines ou vides, une trousse élégamment garnie, une moitié de poire trai-nant sa pelure comme une queue de grande dame; un his-

Plus loin

Trois assiettes cassées, un paletot entièrement usé, un verre ébréché, une tabatière vide et renversée sur son couvercle ouvert, une pipe admirablement culottée, un bifteck saignant:

Plus loin encore:

Deux rideaux de croisée, un onguent pour les engelures une brochure de Prévost-Paradol, une lancette, quatre pa pillons réunis par une épingle, un pain de six livres, un chapeau dépourvu de fraîcheur.

Le tout sur une nappe jaune, entouré, convoité, examiné par quatre grands jeunes gens, qui tour à tour mangeaient, buvaient, riaient, causaient, passant d'une dissertation pavaient, riaient, causaient, passant d'une dissertation gastronomique à une dissertation politique, d'un entretien thérapeutique à un entretien scabreux. Pourquoi étaient-ils tous grands? La taille est-elle exi-gible pour l'interne comme pour le conscrit?

Nous ne pénétrons point dans les conseils des dieux.

L'internat est une sorte de stage, créé pour les étudiants en médecine, qui, de là, passent docteurs exécutants; si toutefois il m'est permis d'employer un terme de théâtre à propos de cette noble profession, que nos ancêtres appe-laient l'art d'Esculape.

La seule différence qui existe entre ce stage et celui des avocats, c'est que ces derniers n'ont, pendant sa durée, ab-solument rien à faire, tandis que les premiers sont réelle-ment fort occupés. Le poste qu'ils remplissent est d'ailleurs

Quelques méchantes langues trouveront peut-être à redire à cette combinaison. J'en sais (il y a tant d'insensés qui n'ont pu croire encore à l'infaillibilité de nos lois!) j'en nis qui ne craignent pas d'étaler en public ce honteux et absurde raisonnement

Les hôpitaux, disent ces fous, ont été créés pour les

maladies graves.
« Les maladies graves exigent les meilleurs médecins « Pourquoi donne-t-on aux hôpitaux les apprentis, et laisse-t-on les vrais docteurs aux rhumes de cerveau de la

société bien portante?»

En vérité, n'est-ce pas une honte qu'il y ait des gens qui raisonnent ainsi? Autant vandrait trouver illogique cette loi des retraites, qui, à l'âge de soixante ans, déclare un président de cour incapable de diriger la justice dans son département, mais l'estime infiniment digne, dans une chambre plus élevée, de casser les arrêts qu'il était trop sot pour rendre; autant vaudrait trouver illogique qu'un général à qui ses facultés affaiblies ne permettent plus de commander une brigade, soit mis à la tête d'une division, d'une armée; autant vaudrait trouver illogique..

« Mais, diront-ils, nous le trouvons. » Que faire donc pour vous, hommes de peu de foi? Pour vous soigner, on vous donne la jeunesse ignorante; pour vous gouverner, la vieillesse incapable,? Et vous réclamez des deux parts?

L'interne, comme son nom l'indique, demeure à l'hôpital. Son appartement est généralement composé de deux pièces. La première est le laboratoire; la seconde, la chambre à coucher

Dans la première se trouvent: le bureau, les livres, les instruments de chirurgie, et tous les objets de luxe, tels que squelettes, animaux empaillés, crânes, gravures anatomiques, écorchés de toutes couleurs.

Dans la seconde, un modeste lit de fer s'appuie sur la cloison. Une chaise unique sert à la fois de table de muit, de siége et de voir lustes de days mentles on

de siège et de porte-manteau. Hors ces deux meubles, on n'y voit plus rien, par cette raison péremptoire qu'il n'y pourrait rien tenir.

L'interne, comme le lecteur l'a compris, prend ses repas avec ses compagnons, dans un réfectoire spécial. C'est là

qu'entre deux saignées, entre deux bandages, entre deux ; membres coupés, l'élève vient rire, chanter et boire, et mange d'un appétit que n'entrecoupent en aucune manière l'odeur de pharmacie, les émanations d'officine, le souvenir des plaies ou les cris lointains de la souffrance.

D'excellents garçons, d'ailleurs, et que l'énergie soutient dans leur vie monotone.

Pour moi, je me sentis, en entrant, saisi d'un profond malaise. Comment déjeuner en pareil lieu, sinon avec des pastilles d'ipécacuanha, arrosées de sirop d'an douces? HENRY MARET.

(La suite prochainement.)

Fête de bienfaisance à Saint-Etienne.

(Voir la page suivante.)

AU RÉDACTEUR.

Saint-Etienne, 10 avril 1861.

Encore une fête de charité! mais celle-là est la plus brillante, la plus importante de toute l'année; aucune ville de province n'en a eu de semblable.

Toutes les prévisions ont été dépassées dans cette circonstance, et la recette a été magnifique comme la fête. Plus de 20,000 fr. en une tournée de quelques heures!

C'est le 7 avril qu'a eu lieu cette solennité. Il m'est impossible d'entrer dans tous les détails de cette magnificence, et les croquis que je vous envoie en diront plus que tout ce que je pourrais vous écrire. Plus de dix chars allégoriques et autres composaient ce cortége; dans le nombre, on en remarquait d'une originalité tout à fait nouvelle.

En tête s'avançait le char des Pierrots; venait ensuite le plus pittoresque de tous, celui du vieux Saint-Etienne, représenté par les bicoques, les masures du quartier des Gauds, qui tombe aujourd'hui sous la pioche des démolisseurs.

Ceux qui ont exécuté ce char ont poussé le réalisme, ou pour mieux dire la réalité, à un point vraiment effrayant; rien n'y manquait, ni les linges souillés qui s'étalent effrontément aux fenêtres, ni ces ustensiles dont le nom défierait la plume la plus osée, ni les toiles d'araignée suspendues par un fil invisible aux briques ébréchées et dont la trame plus que centenaire flotte au gré du vent. Il n'est pas jusqu'à l'orthographe des inscriptions éparses cà et la le long des murs, qui n'ait eu un remarquable cachet d'antiquité. Voyez sur la facade de l'une des maisons cette réjouissante enseigne : Café raistor (1), Vin averse, Pau à vincen times. - Café & laid. - Gueu de biliar.

Et tout à côté, non loin de cette sage-femme forte et joufflue, tenant un bébé aux oreilles épanouies, cette inscription : Sonete de la coucheuse.

Ne citons que pour mémoire les chars qui suivaient; il faudrait un volume pour les décrire en détail.

Le char de la Régénération du quartier des Gauds, le char des Oiseaux, le char des Mousquetaires, le char de Robert-Macaire et Bertrand, deux personnages qui ne s'étaient pas vus encore à pareille fête, et qui n'avaient exploité le public, jusqu'à ce jour, que pour leur propre compte;

Le char de la Rubannerie, avec tous les attributs de cette branche de l'industrie stéphanoise : il était sur-monté d'une mécanique due à l'invention de Jacquart, ce grand homme qui attend encore une statue dans l'industrieuse cité dont il a fait la fortune et la gloire;

Le char de la Petite-Bohême, amplement pourvu de splendides bouquets qui étaient galamment offerts aux

Après ce char, commençait le cortége de François I°, ayant à sa droite son fou Triboulet. Tous les costumes de ce cortége, rappelant l'arrivée de François Ier se rendant à Montbrison, en 1536, étaient frais, élégants, et d'une richesse pour laquelle rien n'avait été épargné.

Venaient après le char des Ecossais, puis le trophée d'armes de guerre, composé de plusieurs des merveilles que renferment la manufacture d'armes et le musée d'artillerie de la ville, parmi lesquelles on remarquait une armure authentique du roi-chevalier;

La formidable jonque chinoise, venue de Saint-Cha-mond, dont tout l'équipage était vêtu en fils du Céleste Empire ; le char allégorique de l'Industrie houillère, une des pièces capitales de la fête ; le char du Triomphe de la cuisine française, le char de l'OEuvre, le char des Têtes grotesques, l'escadron des Ventre-à-terre : tout cela était curieux, étincelant, excentrique.

Tout Saint-Etienne était sur pied, bien entendu, et les environs avaient fourni leur nombreux contingent de curieux; plus de 40,000 personnes étaient réunies sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et toutes ont traduit leur satisfaction par de généreuses offrandes.

Les éloges les plus sincères sont dus aux habiles personnes qui ont organisé cette fête. M. Chapon, le trésorier de l'OEuvre, M. Seigle, le secrétaire, ont déployé un zèle infatigable; leurs efforts ont été couronnés du succès le plus complet; les Stéphanois en garderont long-

(1) Les trois dernières lettres du mot étaient cachées sous un superhe soleil.

temps le souvenir. Remercions, pour notre part, M. Chéri-Rousseau, qui a photographié toutes les scènes de cette journée, ainsi que les principaux costumes, et qui nous a permis de choisir dans sa collection les documents nécessaires pour faire le dessin que nous donnons.

Pour extrait : P. PAGET.

Revue des beaux-aris.

Une brochure de M. Jollivet. - De la décoration polychrome a l'extérieur des édifices. — Du nu dans la peinture des sujets religieux. — Du style archaïque. — Délaissement de la peinture en émail sur lave. — Annuaire des artistes et des amateurs.

M. Jollivet, peintre d'histoire, vient de publier une brochure où il discute des questions qui intéressent l'art et les artistes. Malheureusement cette publication paraît dans un moment où le salon s'ouvre et où tout l'intérêt du public se porte vers cette arène que va agiter, nonseulement la rivalité des noms, mais encore celle des théories diverses remises en présence. Mais M. Jollivet n'avait pas le choix du moment : il s'adresse au public, alors même qu'il vient d'être frappé par une mesure inexplicable, alors que l'administration, sur l'avis contradictoire de la commission des beaux arts, se déjugeant ellemême, vient de faire enlever son œuvre précédemment approuvée et mise en place. De là le titre de sa brochure : De la Peinture religieuse à l'extérieur des églises à propos de l'enlèvement de la décoration extérieure du porche de Saint-Vincent de Paul. M. Jollivet ne parle de cet événement imprévu que d'une manière secondaire. et il le fait avec un sentiment plein de convenances. Il mérite qu'on prenne son travail en considération, car ce n'est pas exclusivement un sujet personnel qu'il débat; c'est l'intérêt général de l'art et la dignité des artistes qu'il défend, c'est en même temps l'emploi d'un procédé précieux, celui de la peinture en émail sur lave, destinée à éterniser les œuvres des artistes, qu'il cherche à sauver de l'indifférence et de l'oubli au milieu des obstacles qui lui sont suscités.

Une première question se présente : c'est celle de la décoration polychrome à l'extérieur des édifices. On sait qu'elle a été généralement associée à l'architecture dans l'antiquité. L'Italie y a eu souvent recours au moyen âge et à la renaissance, non-seulement pour ses grands édifices, mais encore pour les habitations particulières, qui recevaient sur leurs façades des sujets peints, ou qui, à défaut de peintures, étaient simplement décorés au sgraffito. Il semble que c'est surtout dans les pays du Nord, là où le ciel est souvent nébuleux, où les villes ne sont éclairées que par une lumière douteuse et attristée, qu'on aurait dû employer ces colorations extérieures pour récréer la vue et varier l'aspect gris et monotone des constructions. Mais la justement les circonstances atmosphériques étaient le plus défavorables à la conservation de ces peintures; et si elles s'altéraient trop rapidement encore sous le beau ciel de la Grèce et du midi de l'Italie, elles ne pouvaient avoir qu'une durée éphémère sous les climats humides et variables du Nord.

Il était réservé à la France de découvrir le secret d'une peinture aussi solide que la mosaïque, et d'un emploi aussi facile, pour le maniement du pinceau, que les procédés de peinture ordinaire : nous voulons parler de la peinture en émail sur plaque de lave, dont nous avons déjà entretenu les lecteurs de l'Illustration (voir le numéro du 9 novembre 1850). Voilà plus de trente ans que cette découverte est faite et que se prolonge son agonie, malgré les efforts persévérants de M. Jollivet pour en propager l'emploi. Cette découverte, que nous bénirions si elle avait été faite il y a deux mille ans, car elle nous aurait transmis les œuvres des peintres antiques, dont il ne reste plus trace aujourd'hui, une singulière fatalité la poursuit et l'entrave, et elle semble destinée à être délaissée ; car, à l'exception du dévouement de M. Jollivet, elle ne rencontre que l'insouciance, sinon la répulsion des artistes, pour un procédé dont le maniement exigerait un léger apprentissage. Cela est certainement très regrettable, car, si le système de polychromie, tel qu'il etait pratiqué chez les anciens, est tout à fait contraire à notre goût, il n'en est pas moins vrai que la peinture appliquée à l'extérieur des édifices pourrait fournir des motifs de décoration parfaitement appropriés au sentiment moderne; et si l'usage s'en étendait aux riches habitations particulières, il y aurait là, pour une certaine classe d'artistes, un nouvel emploi offert à leur talent, quine trouve pas toujours l'occasion de s'exercer.

Des l'année 1844 l'administration de la ville entrait dans la voie ouverte par la nouvelle découverte. Eclairée par la commission des beaux-arts, elle adoptait le principe de la décoration extérieure, et M. Jollivet était chargé, à titre d'essai, d'exécuter une peinture en émail sur lave sous le porche de l'église de Saint-Vincent-de-Paul. Une dizaine d'années plus tard, il était appelé à compléter la décoration de ce porche au moyen d'une série de compositions bibliques peintes selon le même procédé. Ce sont